

A Madame Valmore.

Souvent sur des Mers où se joue,
 La tempête aux dillers de feu,
 Je voyais passer sous ma proue,
 Le haut Mat que le vent secoue,
 Et pour qui la vague est un jeu !

Ses voiles ouvertes et pleines,
 Aspiraient le souffle des glorieux,
 Et ses vigouzeuses Antennes
 Balancaient sur les vertes plaines
 Ses ponts chargés de Matelots.

La lame en vain dans la carrière,
 Battait en grondant ses sabords.
 Il la renvoyait en poussière,
 Comme un courbier seme en arriere
 La blanche écume de son mors !

Longue course à l'heureux Navire !
 Disais-je : en trois bonds il a fui !
 La vaste Mer est son empire,
 Son horizon n'a que sourire,
 Et l'univers est devant lui !

Mais, d'une humble voile sur londe,
 Si je distinguais la blancheur,
 Esquif que chaque lame monde,
 Seule demeure qu'ait au monde,
 Le foyer glottant du pecheur,

Lorsqu'au soir sur la vague brune,
 La suivant du cœur et de l'œil,
 Je m'attachais à sa fortune,

et j'ais les vents et la lune,
de la Défense de l'écueil;
sous une voile dont l'orage
en lambeaux déroulait les plis,
je voyais le grêle équipage
disputer son Mat qui surnage
aux coups des vents et du roulis,

debout, le père de famille
fabourait les flots divisés;
les fils manœuvraient, et la fille,
secourait avec son égaille
la voile ou les filets usés,
des enfants accroupis sur l'Atze,
sustaient la cendre du Matin,
et déjà la flamme bleuatze,
égayait le groupe solatze
de l'espoir d'un frugal festin.

appuyée au Mat qui chancelle
et que la main tient embrassé
la mère les couvait de l'Aile,
et suspendait à sa mamelle
le plus jeune, à son cou bercé!

ils vont, disais-je, dans la vie,
que cette tente et ces trésors
ces trois planches sont leur patrie,
et cette terre en vain ciberie
les sevrasse de tous ses bords!

en vain de palais et d'ombrage,
ce golfe immense est couronné.
ils vont, pour tenir au rivage,
que l'ancre rouge par l'orage,

de quelque Môle abandonné!
ils vont pour fortune et pour joie,
que les refrains de leurs couplets,
L'ombre que la voile déploie,
la brise que Dieu leur envoie,
et ce qui tombe des filets!

cette pauvre barque, ô Valmore!
est l'image de ton destin.

La vague, d'aurore en aurore,
comme elle te balotte en core,
sur un océan incertain!

tu ne bâtis ton nid d'Argile
que sans le toit du passager;
et comme l'oiseau sans asile,
tu vas glanant de ville en ville,
les Miettes du pain étranger.

tu vois enseigne avec tristesse,
des Aïes de jets à ton petit;
pour qu'attendis de leur faiblesse,
l'oiseleur les épargne, et laisse
grandir leurs plumes dans les Nids!

Mais l'oiseau que tu vois imité
ta poète la plainte et les chants,
et plus le vent du Nord agit,
la branche où ton Malheur s'abrite,
plus ton Ame a des cris touchants!

du Poète c'est le Mystère:
le lutteur qui crée une voix

jetta son instrument à terre,
Sous ses pieds, brise comme un vers
L'œuvre chantante de ses doigts.

Puis, d'une main que l'Art inspire,
Rajustant ces fragments meurtris
Réveille le son, et s'admire
Et trouve une voix à sa lyre
Plus sonore dans ses débris !...

ainsi le cœur va de murmures
que brise sous les pieds du sort !
L'âme chante dans les tortures,
et chacune de ses douleurs,
lui donne un plus sublime accord !

Sur la lyre où ton front s'appuie
Laisse donc redonner tes pleurs !
L'avenir du Bard est la vie ;
et des pleurs que la gloire obscurcit
Sont le seul baume à ses douleurs !

Monsieur alphonse de
La Martinié.

L'attendrissement l'a emporté sur la modestie
Monsieur, et j'ai transcrit ces beaux vers
à travers mes larmes, oubliant qu'ils
sont faits pour un être si obscur que
moi. — mais non, ils sont faits pour
la gloire du Poète pour montrer son
âme dans ce qu'elle a de sublime et
de gracieux. Pitié ! — Je vous les donne,